

Rencontres avec Lénine, Trotsky et quelques autres

Yvonne Sadoul

Source: Yvonne Sadoul, Tels qu'en mon souvenir. Renan, Jaurès, Lénine et tant d'autres. Paris, Grasset & Fasquelle, 1978, 128-139. Notes MIA.

Le IIe Congrès de la IIIe Internationale est solennellement déclaré ouvert, le 17 juillet 1920, à Petrograd où se sont transportés en grande pompe les membres du Bureau exécutif du mouvement, les délégués et les observateurs venus des quatre coins de l'Europe et du monde. L'ancienne capitale impériale, en effet, a vu naître la Révolution et il est juste que ce rassemblement international lui rende hommage. Et c'est à l'institut Smolny, le quartier général des bolcheviques de 17, que sont prononcés les premiers discours, consacrant le lieu et les hommes qui l'ont hanté pendant les longues semaines qui ont précédé Octobre et dont [Jacques \[Sadoul\]](#) m'avait fait tant de descriptions et de portraits fidèles. Puis, en cortège et escortés par une foule de militants de la ville, nous allons saluer les camarades morts pour la Révolution, symboliquement enterrés au Champ de Mars, avant de nous retrouver au palais de Tauride, le siège de la Douma, cette Assemblée dont les bolcheviques avaient fait leur cheval de Troie en l'érigant en soviet ^[1].

Quand Lénine paraît à la tribune, une formidable ovation l'accueille. Les applaudissements et les cris d'enthousiasme, hurlés dans toutes les langues, vont croissant. Vladimir Ilitch attend, immobile et souriant, à la tribune. Il n'est pas très grand mais son regard vif et brillant fait oublier sa petite taille. A peu près chauve, il a le front bombé, les pommettes hautes, le teint rose, les yeux légèrement plissés et verts des Russes. Sa moustache et sa barbiche, tirant sur le rouge bien que parsemées de fils blancs, allongent son visage qui, sinon, semblerait très rond. Tout en lui respire la bonhomie et la maîtrise de soi. Il est très sobre dans son complet-veston sombre que rehausse une cravate rouge. Si on l'avait rencontré dans un tramway, n'eût été sa fantastique popularité, personne n'aurait imaginé qu'il était le premier cerveau de la révolution bolchevique.

Les applaudissements, les cris et les hurlements de joie n'en finissent plus. Au bout de plusieurs minutes, Lénine tire sa montre de son gousset et la présente à l'assemblée. Le geste est immédiatement compris. L'assistance se calme et s'assied. Le silence revient. Lénine commence son intervention, en russe bien sûr. Nous avons la chance d'avoir près de nous [A. Balabanova](#) qui a été, un an plus tôt, la première secrétaire de l'Internationale. Elle nous traduit le discours au fur et à mesure. Petite et fine, le visage très doux, maternel, encadré de deux nattes qu'elle laisse pendre, Angelica Balabanova a dans le regard un rien de romantisme. Elle s'évertue à faire une traduction quasi simultanée aux Français présents et dès que Lénine termine son intervention, elle court vers les autres délégués pour leur en donner le sens général dans leur langue maternelle. Elle parle sept langues.

Pendant plus d'une heure, Lénine analyse la situation économique de l'Europe du traité de Versailles, évoque la probabilité d'une extension de la Révolution. Il y croit mais explique qu'elle sera longue et sans doute difficile, douloureuse. Il cite abondamment [John Maynard Keynes](#), l'économiste anglais, qui avait démissionné de la Conférence de la Paix, en 1919, pour marquer son opposition aux réparations

[1] Lors de la révolution de Février 1917, la Douma ne fut nullement « érigée en soviet » et encore moins par les bolcheviques qui, à cette époque, étaient largement minoritaires dans les soviets.

énormes exigées de l'Allemagne pour prix de sa défaite.

Selon son habitude, Lénine parle avec des phrases courtes, des mots simples. Il avance lentement dans son exposé, revenant constamment en arrière, se répétant inlassablement pour être sûr d'être compris. Il souligne chacun de ses propos d'un geste de la main et conclut chacune de ses démonstrations par un léger haussement d'épaules en montrant à l'auditoire les paumes de ses mains ouvertes comme pour souligner l'évidence de ce qu'il vient de dire.

Après Lénine, les chefs des principales délégations prennent la parole. Je me souviens encore d'un Irlandais, [Gallacher](#), un gaillard un peu rouquin, qui s'exprimait de façon très amusante en accompagnant son discours de grandes gesticulations. Lénine qui avait repris sa place, au premier rang de la salle, les pieds posés sur les moulures de la tribune, riait aux éclats.

L'après-midi, tous les délégués sont conviés à se réunir sur la grande place du palais d'Hiver où un meeting est organisé. Trotski qui y prononce un discours est applaudi de façon délirante. Pour tous, il est à la fois le second de Lénine et le grand stratège de l'Armée rouge.

Les exploits du fameux « train de Trotski » passionnaient les délégués et avaient presque créé une légende. Ce train apparaissait toujours au bon moment, ragaillardissant les soldats rouges et démoralisant les contre-révolutionnaires. C'était un convoi blindé de six ou sept wagons. Deux grosses locomotives tiraient un wagon aménagé en bureau où siégeaient Trotski et ses chefs d'état-major, un autre, transformé en imprimerie et où était tiré le journal du front – un quotidien –, un autre encore où étaient stockés vivres et munitions, un hôpital de campagne et, enfin, un dernier qui pouvait contenir deux automobiles, permettant de circuler aisément le long des lignes.

Pour clore cette première grande journée du Congrès, un spectacle nous est offert. La place du palais d'Hiver est transformée en un gigantesque théâtre de plein air dont la scène est le péristyle du palais de la Bourse, vaste espace au sommet d'escaliers monumentaux, surmonté de la devise : « *Prolétaires de tous les pays, unissez-vous.* » Pour cette représentation, [Maxime Gorki](#) a écrit une histoire du socialisme des origines à nos jours. C'est une véritable fresque où sont représentés les hauts faits des communards de Paris qui dansent la Carmagnole, l'assassinat de Jaurès, puis la « trahison » des socialistes français et européens se prosternant devant les gouvernements d'union sacrée qui imposent la guerre de 14, la chute du tsar, puis celle de [Kerensky](#) vite remplacé par deux portraits géants de Lénine et Trotski éclairés de mille feux, enfin l'écrasement des armées blanches : le tout couronné par une prodigieuse *Internationale* que les milliers de spectateurs reprennent en chœur. (...)

Au retour de Jacques, Lénine nous invite à dîner. Je suis un peu émue et très impressionnée, me demandant quel homme nous allons voir. J'avais eu tout le loisir, depuis mon arrivée à Moscou, d'observer l'homme public. Sa simplicité et sa vivacité m'avaient déjà conquise, mais on le disait, également, autoritaire et parfois cassant, voire impitoyable avec ses collaborateurs. Qui est-il dans l'intimité ?

Je n'ai guère le temps de m'interroger, le palais Kharitolenko où nous logeons étant en face du Kremlin. Jacques connaît le chemin de l'appartement de Lénine pour s'y être rendu de nombreuses fois, depuis 1917. C'est heureux parce qu'il faut passer par un véritable dédale qui aboutit à un petit escalier à peine éclairé par quelques misérables fenêtres qui ne laissent entrer que parcimonieusement la lumière grise des soirées sans fin de l'été moscovite.

Lénine et [Kroupskaïa](#) habitent un des logements jadis attribués aux employés subalternes du Kremlin impérial, longs bâtiments sans caractère situés dans l'aile opposée au grand portail qui ouvre sur la place Rouge. Les Lénine vivent simplement. On raconte que l'hiver précédent, particulièrement rigoureux (des alarmistes avaient annoncé moins soixante degrés), Lénine avait comme tout le monde manqué de chauffage.

C'est Nadejda Kroupskaïa qui vient nous ouvrir, nous invite à entrer dans le petit appartement de deux ou trois pièces qu'elle partage avec Lénine, son mari. Un peu plus grande que Vladimir Ilitch et le visage moins fin que celui-ci, elle a un abord un peu austère, grave. Contrairement à mes amies Radek et Rakovsky qui sont habillées comme le sont les femmes à Paris, Kroupskaïa porte la blouse et la grosse jupe traditionnelles des Russes. Elle nous introduit dans une petite salle à manger meublée fort simplement : une table, quelques chaises et deux fauteuils. Le seul élément de « luxe » est une bibliothèque garnie de livres écrits en toutes langues.

Lénine, qui a beaucoup d'estime pour Jacques, nous reçoit très cordialement et très simplement. Le repas est simple, familial et sans protocole. Kroupskaïa fait le service, la camarade qui s'occupe du ménage rentrant chez elle le soir. Avec mon mari, Vladimir Ilitch évoque longuement le Congrès qui vient d'achever ses travaux et au cours duquel Jacques a été nommé membre de la Commission d'admission à la IIIe Internationale. Il m'interroge et me demande ce que je pense de son pays, de Moscou, de Petrograd, des villes que nous avons visitées au cours de notre voyage sur la Volga. Puis, le regard pétillant de curiosité, il me demande des nouvelles de Paris. Il veut savoir comment la France a traversé la guerre, comment nous vivons depuis, si le boulevard Raspail est enfin achevé, si c'est bien Poincaré ^[2], « *bourgeois belliciste* », qui l'a inauguré...

Kroupskaïa est très attentive à notre conversation. Elle écoute, silencieuse. Elle ne parle pas très bien le français et nos échanges se limitent à des sourires. Elle m'apparaît très réservée. Peut-être lui ai-je semblé un peu futile ? Elle était une militante active se dépensant sans compter dans le domaine de l'instruction, dirigeant la fédération des femmes et surtout collaborant étroitement aux travaux de son mari. Fidèle confidente de Lénine, elle avait partagé ses exils et lui avait voué son existence.

Le plus frappant dans le couple Lénine est l'attention qu'ils se portent mutuellement. Tout au long de ce dîner comme de celui que nous referons chez eux, quelque temps plus tard, j'ai senti deux êtres étonnamment proches l'un de l'autre. Jacques m'avait raconté que lorsque Lénine avait été victime d'un attentat, il portait avec précaution une petite bouteille de lait, qu'il destinait à Kroupskaïa. Le lait était rare en cette période de disette. La première préoccupation de Vladimir Ilitch quand il se releva après avoir été éjecté de la voiture fut de s'assurer que la précieuse bouteille avait été épargnée. Elle était sauve !

Nous voyons beaucoup plus fréquemment les Trotski qui nous invitent souvent dans l'appartement qu'ils habitent, eux aussi, dans les dépendances du Kremlin. Jacques et Trotski étaient depuis octobre, devenus intimes. Le second de Lénine, dès les premiers jours, avait demandé à mon mari de venir le voir quotidiennement pour qu'ils analysent ensemble la situation. Jacques, en outre, avait largement collaboré à la réorganisation de l'Armée rouge dont Trotski lui avait fait donner le grade d'inspecteur général.

Léon Davidovitch est un très bel homme. Grand, une tête d'aigle et des yeux d'une extraordinaire vivacité, toujours vêtu d'une tunique militaire, le plus souvent blanche, sans galon ni décoration, il a beaucoup de distinction que ni sa barbiche ni ses petites lunettes n'altèrent. Sa femme, [Natalia Ivanovna](#), gentille, fraîche, vive et gracieuse est une militante active. Elle parle un remarquable français qu'elle a appris pendant leur exil à Paris. Elle souffre, sans s'en plaindre, de ce que l'activité débordante de son mari le tienne si souvent éloigné d'elle. Elle s'amuse à raconter que les locataires de la maison qu'ils habitaient à Petrograd menaçaient régulièrement d'assassiner son mari.

Un jour, Trotski nous propose de nous emmener faire le tour des remparts du Kremlin, par le chemin de ronde. Nous partons tous les quatre. La promenade est magnifique. Je marche devant, avec Léon Davidovitch, quand soudain une sentinelle nous barre le passage de sa baïonnette. Nous bavardions et Trotski avait oublié de donner le mot de passe. Le soldat avait pourtant dû reconnaître son ministre, mais « Fussiez-vous le petit Caporal... »

[2] Poincaré, Raymond (1860-1934). Avocat et homme d'État républicain français. Plusieurs fois ministre, puis Président du Conseil et Président de la République (1913-1920). À nouveau président du Conseil (1922-1924 et 1926-1929).

Trotski nous convie également à lui rendre visite dans la maison de repos de l'Armée rouge où il s'installe parfois quand il est très fatigué. C'est une grande et belle bâtisse qui a, jadis, appartenu à une riche famille moscovite. Jacques et lui partent toujours marcher longuement dans le très beau parc de bouleaux et d'érables qui entoure la maison, évoquant, j'imagine, les problèmes de l'heure. Avec Natalia Ivanovna, nous bavardons, nous parlons de nos enfants – les Trotski avaient deux fils –, de Paris et de bien d'autres choses encore, dans un très grand salon du premier étage d'où nous dominons le paysage calme de la plaine où coule majestueusement la Moskova.